

DU MÊME AUTEUR

Vite !

Chroniques Indiennes

A Malproprement Parler

De l'incohérence des maux

À mes parents qui m'ont appris à écrire et à ne compter que
sur moi !
God bless them !

Ne déplace pas La borne antique

Clovis Hadj Adjémi

Aquarelle originale d'Alain Liperprey

PRÉFACE

La solitude a cessé de se nourrir du combustible de mes logorrhées d'écrivain-voyageur. C'est un autre élan qui m'enjoint d'écrire ! Témoigner de nos destins de « héros » que la vie impitoyable nous offre. Sujets plutôt malheureux, dépourvus d'objectivité, prisonniers volontaires de leurs « moi » impérieux. Asthéniques, couards, faquins, galapiats, nous nageons sans retenue dans ces oripeaux !

Mais d'où vient cette propension à saborder nos existences, sinon la recherche impossible de la perfection ?

J'observe, de « Bombay » au « cap Juby », l'absence de Dieu et cela me chiffonne.

Non pas celui barricadé dans une église, mais l'ami de rencontre qui me console en m'invitant à sa table. Personne n'échappe à la désespérance. Ni les athées, ignorant des signes, ni les convaincus, cloîtrés derrière leur charité !

Cet ami aiguise ma plume et me pousse sur les chemins de traverse où souffle son esprit.

L'âme est voyageuse, il en a toujours été ainsi...

Il existe une loi universelle,
La loi de l'abondance !
Si tu penses que ce qui est bon pour toi,
Te sera tôt ou tard acquis,
Alors,
Prends garde à ne pas dépasser les bornes.

Adieu Colette !

La femme qui venait de s'asseoir en face de lui n'avait pas d'âge. Son tailleur strict ressemblait à celui que portait la police politique en ex RDA. Ils avaient été nombreux à quitter le navire pour la « N.S.A », la « C.I.A », le « M.I.C », avec qui des liens s'étaient noués au gré des turpitudes de la guerre froide. Tout le monde espionnait tout le monde et il y'en avait même qui surveillaient les deux ! Elle sourit et le remercia d'être ponctuel. Son léger rictus lui signifia qu'il était toujours à l'heure, quand il s'agissait d'un rendez-vous professionnel. Il commanda un « PiscoSour » et pour elle, une « Soplica Vodka ».

Il l'avait surpris, dans une supérette du quartier latin, en train de voler des bas. Il s'était approché d'elle, lui avait suggéré de les reposer, parce qu'il était payé - pour justement - que des femmes comme elle, ne dévalisent pas les accessoires sexy du magasin. Mais de cela, il n'en eut jamais plus été question entre eux ! Ce boulot de nervis, c'est tout ce qu'il avait trouvé en rentrant d'Afghanistan. Attaché au commandement de l'OTAN, il avait fait la taupe, comme chauffeur du Général en chef, responsable des affaires économiques en charge de la reconstruction du pays. On avait fini par confondre le Général ripou, avec un putain de paquet de fric dans le coffre de sa bagnole et on avait

remercié la taupe pour ses états de service, sans lui proposer de nouvelles missions.

Elle avait apprécié la délicatesse de ce grand type aux yeux battus qui, manifestement, n'était pas fait pour surveiller les arrières boutiques. La vie les avait jetés tous les deux en pâture aux loups et ils essayaient de s'en sortir au mieux. Dehors il pleuvait. Un scénario à la « Chabrol » se déroulait en noir et blanc et il se raidit.

Le temps était passé, elle avait eu d'autres amants, surtout des riches qui appréciaient son élégance. Par hasard, un colonel des services secrets français avait découvert son sens particulier et très naturel d'interroger tout en finesse, en menant une conversation courtoise. On cherchait des agents de liaison, plutôt jolies. Le théâtre des opérations se déroulait plus souvent dans les garçonnières que sur les champs de bataille. Outre ses qualités naturelles pour « faire parler », on lui enseigna l'art de la guerre et tous les gadgets qui vont avec. Elle commença très vite ses filatures dans les alcôves. Elle y excella. Depuis lors, ils se voyaient pour de menus services « forts précieux et bien rémunérés », comme elle disait. Il était son indic !

Elle lui tendit une photo

- Tu la connais ?

Il prit le portrait et se souvint de ce visage limpide qu'il avait croisé en Afrique.

- Qui est-ce ?

- Une fille au regard limpide à qui t'écrivais des chansons, bref ne fait pas le naïf, je te connais, tu ne sais pas me mentir !

- Et alors ?

- J'ai besoin d'elle !

Il se rappelait très correctement de la fille. Une jeune femme moderne qu'il n'avait pas été capable d'aborder avec « délicatesse ».

À l'époque, le sens des réalités lui manquait. Après une période de barbouze au service du Colonel Kadhafi, il s'était réfugié dans un campement au bord de l'atlantique : « La baie de l'étoile ». Le paysage arénacé, les pélicans et la pêche aux crabes lui amenaient la paix et le réconfort. La fille et ses amis tenaient le campement. C'était une aventurière comme on dit dans les salons. C'est vrai qu'elle n'avait pas froid aux yeux. Dans ce trou du cul du monde, y transitaient tous les « Corto Maltèse » de la planète, avec leur trafic en tous genres et leurs crânes bosselés que la vie n'épargne. De vrais flibustiers en relâche temporaire qui appréciaient ne plus porter leur flingue quand ils se baladaient.

Et puis, il était tombé amoureux comme on chute dans une potion magique, quand on est petit. Il se ragailardit dans ses bras et l'existence lui sembla aimable. Et puis, un salaud jaloux la dénonça pour trafic de drogue. Elle sauva sa peau en s'embarquant en « loucedé » sur un cargo Russe en direction de la Crimée où il perdit sa trace.

Ce souvenir l'agaça, comme ce Rendez-vous « délicat » ! Il répondit qu'il l'avait perdu de vue depuis dix

ans et qu'il chialait sur toutes les « stasis » du monde et qu'il s'était retiré des affaires depuis hier !

- Ne te pose pas de questions à la con, s'il te plaît, c'est du passé pour toi ! Trouve là moi, c'est tout ! Elle lui glissa une enveloppe sous la table comme d'habitude...

Quand la fille au regard limpide l'avait quitté définitivement, son désir l'avait déserté. Il était monté dans son 4X4 jaune et avait murmuré au vent un : « Adieu Colette ! » et ravalé un stupide : « Je t'aime ! » Elle l'avait regardé partir du haut de la coursière, immobile et puis ses mains s'étaient mises à trembler, puis tout son corps. Elle sanglota longtemps sur le cargo qui la débarqua à Sébastopol, deux mois plus tard. Ils s'étaient ratés lamentablement. Deux poissons dans la grande « mer des sargasses » qui ne trouvent pas le courage de se dire ce qui les étouffe. C'était son dernier souvenir !

Il passa deux appels. Il ne lui en fallait guère plus pour lancer ses « chiens ». On ne ferait pas du mal à la fille. Il se foutait bien dans quel merdier elle s'était fourvoyée mais on ne toucherait pas à un seul de ses cheveux. Elle l'avait bonifié, il se sentait redevable. « Une once d'humanité, depuis quand je n'ai pas aimé ? » pensa-t-il ? Espion de « catégorie C » dans un sous bureau dédié aux affaires de mœurs, ce n'était pas un emploi à haute valeur ajoutée. Tandis que « M. Bond » en compagnie des plus belles gonzesses de la planète, un « Pisco Sour » à la main, se marrait bien, il enclencha l'opération d'exfiltration.

Une semaine plus tard, on identifia la fille sous une fausse identité dans le midi de la France. Il savait que la femme le ferait suivre. Elle connaissait trop bien ses faiblesses qui le handicaperaient toujours dans sa carrière. Mais même un : « catégorie C » sait se rendre invisible, quand l'enjeu est de taille.

Le monde avait bien changé depuis leur séparation. L'ordre régnait enfin sur la terre. Il n'y avait plus de pauvres, plus de chômage, plus de brigands, plus de viols, plus de manifestations, plus de partis politiques. Les nations alliées se reconnaissaient dans une seule « constitution » qui faisait régner la discipline. Les peuples serviles appréciant que les « inutiles » fussent « gazés », les aînés « eugénisés » et la jeunesse aseptisée à coups de programme vidéos formatés. Les mots : révolution, manifestation, syndicalisation avaient été rayés de leur vocabulaire. Nous étions 3 milliards de privilégiés échappés de l'holocauste qu'un puissant virus avait épargné. L'antidote valait 5 000 euros, on avait raqué ! Certains prirent le maquis, mais on les retrouvait toujours. C'était son job à lui !

Les années avaient arrondi le corps de Colette et il la trouva plus belle ainsi. Elle écrivait des bouquins à l'eau de rose qu'elle publiait sur le Net. Son tort, ce fut de raconter une partie de jambes en l'air avec le « Président régional du comité de salut public » dans son dernier ouvrage. Un opportuniste qui s'était hissé en haut de la hiérarchie provinciale avec des méthodes qu'on qualifiait hier

d'expéditives ou sans morale aucune ! Le con avait décidé de la « secouer » un peu et dans le jargon, ça voulait dire que s'il n'intervenait pas fissa, on retrouverait la fille bien amochée.

Elle ne fut pas surprise de le voir sur le pas de sa porte.

- Je t'attendais !

Cette fois-ci, il ne bredouilla pas et l'embrassa !

La raison et l'intuition sont comme,
Des sœurs jumelles.
Un jour elles s'adorent,
L'autre, elles se haïssent.
Si tu sais les aimer à leur juste valeur,
Ton chemin ne sera plus pavé de doutes !

Lettre à un curé en détresse

Sais-tu mon cher M. qu'un fil nous relie. Offrir le meilleur de nous-mêmes à nos frères ingrats, fait-il de nous des innocents ! Cela nous contraint à l'effort, à la résignation modeste. Cet idéal est vain, je le pressens ! Pourquoi donc convertir des existences profanes pour se faire piétiner ensuite ? Devant les portes du paradis serons-nous plus enthousiastes ? Ces âmes perdues crient trop fort pour intéresser notre créateur. Il y a une forme d'indécence à se comporter ainsi, alors que leur destin est l'œuvre de Dieu lui-même. Les sauver n'a aucun sens, si ce n'est leur donner une seconde chance qu'ils ne méritent pas. Cette innocence, dont je me réclame aussi, n'est qu'un subterfuge pour cacher mon manque de discernement. L'ingénuité est piétinée par l'arrogance de ces maîtres chialeurs qui te prennent de haut, dès lors que leur vœu n'est pas exaucé ou bien parce que tu portes la soutane et que tu ne roules pas en cabriolet rouge. Oui, nous sommes des « has been » dont l'avenir est sombre.

M., cette tristesse ramassée dans la maison des incrédules colle à tes semelles. Tu patauges dans la fange de l'existence comme « l'abbé Pierre » dans le borborygme des bidonvilles de Bagnolet. Lui, traversait cette épreuve à l'image du Christ sur la croix, avec la limpidité d'un destin de fleuve. Son engagement coulait de source, pas le nôtre ! Elle n'est pas bonne, pour tes rhumatismes, cette humidité que le blizzard instille dans ton cœur émotif.

Nettoie aussi la tourbe accrochée à tes yeux. Ta perspicacité a perdu de sa transparence et nuit à tes jugements. Tu sais comme moi comment naît l'évidence. D'un simple coup de tonnerre ou du rayon prisonnier d'un vitrail multicolore. Ce qui te paraissait clair et verdoyant s'est obscurci sans que tu t'en rendes compte. Il est temps de te ressourcer. De lessiver ta vieille panoplie de curé de banlieue nord. Rien ne repoussera plus si le jardinier est las !

Part vers des terres plus prospères à la parole Divine ! Ne crains ni l'inconnu ni les vents contraires. Aujourd'hui encore, à l'instar d'une montgolfière, ballottée dans la tempête, tu hésites à trancher les câbles ! Quel gâchis qu'un ballon d'hélium, doutant de la météo à venir ! À quoi bon rester prêtre des « quartiers nord », si c'est le soleil qui te guide ? Il n'y a pas de honte à changer de crèmerie si les clients te snobent. Ton engagement est une vertu, si tu en acceptes les vicissitudes. Ton sacerdoce n'est pas forcément le baigne s'il est tolérable. Combien de curés se sont égarés dans la solitude d'une église désertée ? Les âmes sont cruelles, quand elles manquent de substance. Rien ne peut les contraindre, sans leur volonté. On dit que seule l'expérience de vies renouvelées les nourrit jusqu'à l'éveil. Ne te vexes pas, tu n'es, toi aussi, qu'une âme débutante et fragile.

Sans ordre de mission, quelle folie d'évangéliser tout seul. De quelle communauté parles-tu souvent ? Celles des sœurs de « la Conception » qui ne font plus que de la couture et le ménage du presbytère ou de ces quelques nègres venus en renfort de nos colonies anciennes, réifier les banlieues déshéritées. Le fortin en première ligne, qui devait ouvrir une nouvelle route d'évangélisation, s'est vidé de ses soldats. Les guetteurs ont quitté le donjon. Rien ne viendra plus déranger le bon ordonnancement des phénomènes de la nature. Elle reprendra sa place maintenant inoccupée, car l'impermanence des choses était une vérité absolue.

Tu t'inventes des peurs imaginaires : un vent mauvais qui te pousserait vers des rives inconnues, un orage qui enflammerait la nacelle, un amerrissage sur une mer déchaînée. Aucun lien ne peut empêcher l'envol ! Aucune loi ne contraint à l'immobilité ! N'accuse pas ! « L'autre est un bourreau ! » écris-tu, parce qu'il ne répond jamais à ton appel ? La belle affaire ! Où est donc passé ton discernement, cher Jésuite ? « Ad Majorem di gloria ! » La gloire de Dieu s'accomplit dans l'enseignement des analphabètes. « Ils résistent ! », répètes-tu encore. Hé bien, sers leur une soupe douceâtre au lieu de leur infliger un bavardage spirituel. Ton découragement me fait peine. Qui est ton maître, Dieu ou les Hommes ? Quand il t'a accordé Sa grâce, Il t'a tout donné ! Cette foi pour vaincre les sables mouvants. Les saints sacrements pour t'amener à la confiance. Qu'en as-tu fait de ton serment de guerrier ? Cette discipline que tu t'infligeais dans le secret de ta cellule, n'était-elle qu'une vilaine mise en scène ? On disait de toi que personne ne pouvait arrêter ton élan pacificateur. Fer de lance de tous les bastions à conquérir, on t'envoyait là où personne n'avait réussi. Toujours victorieux, tu revenais avec une humilité qui faisait la fierté de l'Église. Mais l'Église, elle s'en foutait que tu sois vainqueur ! Seule ta présence au milieu de la populace justifiait son existence. Pauvre parmi les pauvres, tu le fus, ramenant quelques âmes corrompues à la pénitence tandis qu'à Rome on paradait en tutu rose, au milieu d'un aréopage d'éphèbes, excellentes danseuses au demeurant.

Tu es seul M. ! La félicité est dans la tranquillité. Le silence des moines bouddhistes, « l'Om » des ashrams ! Ta dialectique scolastique ne résoudra rien, ni encore ta soutane que l'on ne respecte plus ! L'église s'est perdue dans les ors du Vatican. Tout se paye en disgrâce. Ce n'est pas de Dieu dont les hommes se détournent, mais de ce qu'il est devenu par la vilenie d'une église pervertie. Rien ne dure qui n'est pas gravé dans le marbre.

L'homélie s'envole avec l'automne, les confessions ne rendent pas les hommes meilleurs et les enfants de chœur devenus poilus s'engagent dans la « Wermacht » pour pourchasser les juifs. Graver dans le dur nos actions n'est pas dans notre mission ? Nature poreuse qu'est notre cœur !

Que restera-t-il des pyramides dans les mille prochaines années ? Un tas de sable. Il n'y a de postérité que pour les âmes. Peut-être as-tu imprimé dans le cœur d'un de tes fidèles une lettre. Une seule. La prochaine, ce sera dans une autre existence. Oui, le marbre de l'âme est intemporel !

M., ces larmes qui te submergent sont communes. Elles hurlent à l'injustice, fleuve de misère, corps suppliciés, noyés en sursis d'un secours, gueules ouvertes et incrédules à la recherche d'un peu d'oxygène. Souviens-toi de notre instruction au séminaire : « Chaque goutte gorgée d'espoir, puis désenchantées est notre humanité ! ». Une telle indigence, nous révèle ! Étouffe donc, c'est ainsi pour mieux inspirer !

M., mon ami, tu n'ignores pas les bas-fonds boueux qui nous ont aspirés. Les pardons impossibles qui nous ont trompés et cette propension à vouloir vaincre à tout prix ? Pauvre prétentieux, implore ton créateur. Non pour toi-même, mais pour tes ennemis ! Cette méditation sera le miel de ton existence.

Je suis ton ami ! Le pote de toujours, celui qui est là, quoiqu'il arrive ! Tes chagrins d'amour, je les ai consolés. Ton attirance pour les jeunes garçons, je l'ai tempéré pour te protéger. Tes prêches moralisateurs, je les ai adoucis d'un baume que tu n'avais jamais connu : l'amour de ton prochain. Tu valais mieux que prêtre. Ton intelligence, tu voulais la mettre au service de la science qui te paraissait plus tangible que l'Évangile. Ton destin d'orphelin de père et pauvre de surcroît, t'a placé sur le chemin de l'obéissance ! Les inconséquences humaines t'ont modelé. Au scalpel de la pensée « Jésuitique », tu as torturé des êtres sensibles afin de les mener sur le chemin de notre Seigneur. Ton corps s'est aiguisé, ton regard est devenu coupant comme le laser découpe l'acier et ton œuvre de destruction martiale a fini par se retourner contre toi. Ton église est déserte et le chemin de notre seigneur est en friche !

Sur le champ de bataille, je serai à tes côtés. Rappelle-toi l'Évangile de Saint Marc ! Qu'est-ce qu'un ami, si ce n'est Jésus sapé en mendiant qui tend la main. Une nouvelle chance t'a été donnée, saisis-la ! Esprit de compassion, inspire-nous ! Un frère ce n'est rien d'autre qu'un souffle qui te veut du bien.

Mon cher ami, aspire à la déception, notre rédemption est à ce prix. Poursuis ton chemin vers d'autres lieux plus propices à ta vocation.

Au jour de l'envol final, tu seras prêt pour une nouvelle mission...

Ne pleure pas ton ami disparu !
L'absence est une nécessité absolue,
Pour les cœurs fragiles.
L'absence est une confidente silencieuse,
Qui le remplacera,
Le temps de vos joyeuses retrouvailles.

Les barbares

Dans mes souvenirs, il y en a qui remontent si loin qu'il me semble ne pas les avoir traversés vraiment. Ces événements passés surgissent dans le désordre et je peine à rassembler ces bribes de haine, ces élans meurtriers, ces cadavres déchiquetés par les rapaces.

C'était le temps où l'on croyait aux limites du monde, où les habitants des territoires lointains ignoraient qu'ils n'étaient pas seuls et que d'autres civilisations se préparaient à les ensevelir. Un temps qui n'a pas de début ni de fin, qui s'est perpétué, parce que l'ambition gouverne et qu'il n'y a pas de limite à la prétention humaine. Je ne me souviens de rien, car je suis mort depuis longtemps comme tant d'autres, qui n'ont rien laissé de concret pour mesurer les progrès de l'humanité. Une bouillie de carbone qui n'a servi à rien d'autre que de consommer de l'oxygène, à perpétuer une race que les insectes haïssent et qui disparaîtra par ses propres vices et ils sont nombreux !

À cette époque, j'étais encore un barbare, un « hun » à la recherche d'un gué pour que notre armée traverse sans risque le fleuve. Une tribu quelconque qui végétait tranquillement dans les steppes de la grande Mongolie infinie. Nous étions des éleveurs robustes et plutôt pacifiques. Imaginez la

rudesse de ces paysages, l'immensité de ces plaines qui les rendaient cruelles. Rien qui puisse nous guider, alors nous profitons de la providence qui nous avait amené des chevaux et des mines de fer en abondance. Avec nos gueules patibulaires de chinois renfrognés, personne n'aurait tenté de voler notre territoire. Oui, pacifique, jusqu'au jour où une femme dénommée « Xiongnu » donna naissance à un morveux qui allait devenir mon seigneur.

On l'appela « Attila », ce qui voulait dire, l'indomptable. Pourquoi donc nommer un enfant de la sorte, si ce n'est pour forcer son destin. Moi-même, ne me prénomme-t-on pas « Umuk » ! Umuk, comme le renard des steppes. Cet étrange animal entre le loup et le fennec, doué d'un sens peu commun pour ruser et ridiculiser les hommes quand ils veulent le chasser. Chaque prénom, ne nous enjoint-il pas, à nous surpasser ? À dépasser nos limites. Une forme de transcendance que notre peuple appliquait à chaque gosse.

Ce qui devait arriver advint. Attila, notre compagnon de jeu, fut sacré roi. Un monarque, chez nous est avant tout un guerrier, non pas un politicien qui manœuvre en sous-main. Il devance les troupes et réfléchit après. Régner, demande de la force, de l'agilité, courage et intrépidité. On sait dompter les chevaux mais seul Attila peut anéantir la mort ! Doté d'une grande bravoure et d'une agitation continuelle, il fut le premier à se sentir à l'étroit sur son territoire qui, ma foi, me suffisait bien. Il commença à envoyer des éclaireurs aux

quatre coins cardinaux qui recueillirent des informations sur les populations environnantes. Quand la dernière expédition revint du bout du monde, il était clair que l'« ikigai » d'Attila sonnerait son départ pour les grandes invasions.

Il exhorta son peuple à conquérir de nouveaux territoires pour notre bonheur mais surtout pour exercer son ambition. On obéit. Son sabre aiguisé était sûr et, quelque part, les Huns attendaient depuis trop longtemps un homme de sa trempe pour se lancer dans l'exploration du monde. On rapportait que les empires de l'ouest contenaient beaucoup de richesses. Les Balkans, la Grèce et les Allemands vivaient sous le joug d'envahisseurs forts bien organisés mais trop éparpillés pour nous effrayer.

J'ai confié ma famille à la communauté, certain que la conquête de l'occident nous apporterait un surcroît de bien-être. J'aurais dû méditer la phrase de notre cousin « Lao-Tseu » : « savoir se contenter de ce que l'on a, c'est être riche ! ». Mais j'avais dix-sept ans et une irrésistible confiance en Attila. Aucun homme ne doutait et les succès répondant aux victoires, rien n'entamait notre détermination. Les peuples qui ne partageaient pas notre idéal étaient exterminés, cela allait de soi. Le temps nous était compté. Il n'y avait pas de place pour les timides, les faibles, les rebelles. Au fil des ans, notre armée avançait sans discontinuer, intégrant dans nos cohortes, les battus qui ne voulaient pas mourir en héros. Le sang répandu laissait une trace indélébile derrière nos pas où, disait-on, l'herbe ne repoussait pas.

Les romains essayèrent bien de nous arrêter. Leur garnison ne comptait jamais plus de cinq mille hommes quand notre armée disposait de trente mille affamés de victoire. L'art de la guerre, c'est soumettre l'ennemi sans combat et à ce titre Attila aurait pu appliquer les préceptes de Sun Tzu : « Le chef doit à tout moment savoir s'il est en mesure d'attaquer et quand il faut cesser » ! Attila n'avait jamais connu l'échec. Dans sa jeunesse, il excellait en tout. Débarrasser les chevaux, engrosser les jeunes filles, tuer le loup, escalader les pitons rocheux, traverser un lac gelé aussi nu qu'une truite, tondre les moutons et j'en passe. Les réussites répétées ne conduisent pas à la sagesse ! Elles préparent le terrain à l'apocalypse, c'est tout.

Tous ces génocides me tourmentaient. Quel instinct nous amenait dans ces contrées austères pour si peu de charité ? Fort heureusement, mon métier de guide m'évitait le corps à corps sauvage et l'angoisse du néant qui en résultait. Le sang qui coulait dans les veines de nos ennemis n'avait-il pas la même couleur que le nôtre ? Les cris des femmes et des enfants piétinés ne ressemblaient-ils pas aux nôtres ?

Cette trop-grande-solitude de chasseur de pistes m'emmenait vers des pensées qui me détachaient du groupe. J'avais pour habitude de précéder la troupe de quelques semaines. J'avais tout le loisir de rencontrer des peuplades amicales qui ne doutaient pas du malheur qui les attendait. J'aurais manqué de parole à mon chef si je les avais prévenus, mais mon cœur saignait devant tant de beauté

sacrifiée. Ma mine patibulaire intriguait. Mes yeux exprimaient la peur que je ressentais. Certaines tribus déguerpissaient, sentant le vent tourner. Je repérais les casernes, les forces en présence. Mon aide notait les gués à traverser, le type de gibier dans les forêts et la typologie du terrain. Mais le plus court chemin pour Attila était la ligne droite, comme ses longues chevauchées rectilignes dans la steppe qui finissent par la mort de l'animal.

Plus j'avais et plus la réputation des Huns nous précédait. Et puis un jour, alors que je m'apprêtais à rédiger mon rapport hebdomadaire, un homme se présenta en guenille. J'étais déjà allongé sous ma peau de yack. Le feu l'avait guidé. Il avait faim et son regard n'exprimait aucune peur. Après avoir avalé nos restes, il s'approcha de moi. Je me redressais bien vite et lui enfonçais mon poignard dans le cœur. Un souffle s'échappa de sa bouche et dans un grand sourire il râla : « l'homme maître de soi, n'aura pas d'autre chef ! » et il s'écroula sur moi ! La mort m'avait rattrapé. La folie aussi ! J'étais devenu un petit Attila qui ne dormirait plus jamais paisiblement, hanté par sa barbarie.

Tandis qu'à des centaines de lieues en arrière, les beuveries égayaient les visages exténués dans les bras de nos belles prisonnières qui se faisaient plus tendres à mesure que nous leur promettions de les couvrir d'or, une honte envahissait mon cœur. Un coma éthylique et rédempteur m'enveloppait petit à petit, saoul comme un pauvre type que le dégoût de lui-même lui inspirait.

Nos familles se languissaient. Une part du butin leur était rapportée pour assurer leur confort qui, disait-on, devenait royal. J'avais du mal à imaginer ma fille dans un palais au milieu de la steppe enneigée mais cela me rassérénait. Le fleuve Timis devait être gelé. Les moutons étaient au chaud dans des étables en dur comme à Constantinople. Je n'avais pas souffert pour rien !

Au coin d'un feu, nous philosophions, refaisant le monde à notre mesure. Les chansons ancestrales nous revenaient, les comptines aussi et parfois, quand le vin romain venu d'Italie, était abondant, nous dansions comme des chevaux fous, lâchés à bride abattue, dans un paysage sans fin. La mesure avait été dépassée. Nos espoirs comblés, ils ne restaient plus qu'à retourner chez nous. Ainsi pensaient beaucoup de mes amis, en quête de repos et d'amour !

Durant ces cinq années de conquêtes, je me suis initié à la cartographie auprès d'un peuple aujourd'hui disparu. Ce savoir, je l'ai approfondi grâce à des outils de mesure que me transmit un phénicien, commerçant au bord du Danube. J'étais devenu un savant.

Nous avions la meilleure armée, les meilleurs pisteurs et une administration mobile intraitable. Le monde découvrait Attila qui ignorait tout compromis ! La politique l'ennuyait et laissait les négociations derrière lui ! Piller, érigé en doctrine sa vision guerrière, lui suffisait comme dialectique. Bien sûr, quelques sages l'invitaient à ralentir les conquêtes et digérer l'énorme butin culturel et industriel récolté. Mais il lui fallait tout, tout de suite et pour toujours. L'herbe repousserait-elle

sous nos sabots meurtriers ?

Je cartographiais les territoires acquis, notais sur mon cahier la faune qui y demeurait, les mœurs et humeurs des gens. Rien n'échappait à ma sagacité ! En cachette, je préparais une encyclopédie regroupant les sciences naturelles, la philosophie, la cosmologie, la médecine et plus particulièrement la chirurgie qui se confondait encore à de la boucherie.

La connaissance se nourrissait du savoir accumulé par chaque civilisation et, en l'occurrence, les romains en connaissait une sacrée couche. N'avaient-ils pas conquis la moitié du monde ? Nous leur volions leur savoir pour être plus forts et meilleurs. Quelle ambition me poussait confusément à l'observation ? Peut-être une impérieuse nécessité à raconter cette époque finissante. Songeais-je à ma gloire aussi ? Comme Attila s'était imposé par la ténacité et ses victoires brutales, je nourrirai l'univers d'un savoir rédempteur.

Dans notre nouvelle capitale, des savants du monde entier me quémanderont pour financer leur recherche. Plaque tournante de la connaissance encyclopédique, nous dominerons la Terre ! Attila, mon roi, m'avait offert cette chance. Nous avons tous besoin de cet homme comme des enfants que l'on tient par la main pour ne pas trébucher. Oui, il était admirable !

Quel compagnon aurais-je été, si je ne l'avais pas suivi ? Nul ne le sait. Je ne regrettais que ce coup de poignard fatal

qui avait fait de moi un meurtrier.

Je n'étais plus « Umuk » le renard des steppes, mais le « scribe assassin ». Du haut de ma stature, je contemplais tout le chemin parcouru et l'immensité du monde qui me restait à arpenter. Nous avons atteint le Danube et il s'agissait de le traverser. Ce que nous ignorions, c'était que les peuplades du Nord s'étaient alliées pour recevoir le « Fléau de dieu ».

Quand je me suis affaissé, le goût de sang dans la bouche a réveillé mon désir de vivre encore ! La lune souriait. Je n'avais plus d'amis depuis longtemps. On ne savait plus pourquoi on se battait. Les peuples s'étaient coalisés comme si aux portes de l'enfer, la liberté se rebiffait pour sauver sa particule singulière.

Mon savoir n'avait servi que le temps d'une vie. L'époque nouvelle avait besoin de paix, d'amour et la haine allait exterminer tout le monde !

J'ai expiré au petit jour, non sans avoir salué chaque constellation. J'ai même pensé, dans un dernier sursaut d'orgueil, que ce paradis terrestre pouvait être rond et que l'homme nouveau s'élèverait un jour bien plus haut que notre mère commune, la Terre...

Assis autour du feu,
Tu écoutes silencieux tes compagnons,
Se glorifier.
Il n'y a pas de victoires sans défaites,
Qui nous apprennent la modestie.
Gardes, tel un précieux secret,
Les parades enseignées par tes maîtres
Qui t'ont préservé en vie !
Ne bafoue pas leur enseignement,
À la gloire bravade !
Préfère le silence,
L'humilité fera de toi un maître !

Devenir celui qu'on n'est pas !

Quand le soleil dore notre existence et que nos lèvres se gonflent d'arrogance, il n'y a aucune raison de se laisser distraire par son ange gardien ! Il a beau crier que la silicone ne nous sauvera pas de l'usure du temps et que notre avenir ne dépassera pas la vigueur de nos os, nous espérons toujours une embellie plus belle encore.

Le regard des autres est notre étalon. Il ne cesse d'envier cette jeunesse, qu'il croit éternelle, d'aspirer à la même prospérité et d'aimer une femme aussi admirable que la vôtre. Dans cet élan étourdissant, point de doute ! Le progrès fera de nous des humanoïdes trois fois centenaires, fiers de leur corps « carapacé » de technologie. La vie sera d'un tel ravissement, que mourir, un vague souvenir, et consommer n'aura plus de fin.

Au fronton des écoles abandonnées, « Liberté-Egalité-Fraternité » fera sourire les nouvelles générations contrôlées à leur insu par une caste d'exploitants multimilliardaires qui aura mis à la casse : la famille, les copains et toute la solidarité qui faisait le sel d'antan. Le bonheur, cette valeur refuge à la bourse des illusions se vendra bien au CAC 40. Alors, passer à la télé ou en rêver suffira bien à l'espérance.

En attendant, las des biens accumulés dans cette

prospère Atlantide, autant dire désespérément, nous pataugeons à la recherche de vérité.

Les églises récentes, les gourous de retour des ashrams, publient sur la toile le nouvel eldorado : « l'âge d'or est à venir ! », « la vraie conquête de l'homme, c'est lui-même ! ». À ce stade, on peut encore douter du bienfait des religions asiatiques, alors nous exigeons du tangible ! Notre intelligence lilliputienne s'ébroue pour traduire « occidentalement », les viatiques chinois. Les livres transcendants, les stages tantriques fusent ! Une nouvelle civilisation s'éveille, peut-on lire dans les journaux ésotériques. Le : « donner du sens » s'invente qui nous tranquilliserait mieux que le Prozac ! Les neurones remplacent les molécules, le chanvre tient lieu de béton, le 24 000 Volt se substitue au 220 Volt.

On cherche tous azimuts des chemins moins sinueux, moins boueux avec un but, car, seulement cheminer c'est « chiantissime » !

« Donner du sens », voilà bien une expression pour nous élever plus haut que le caniveau et qui fait son effet dans les salons. À croire que jusque-là, l'homme ne raisonnait pas. Peut-être que dans sa frivolité coutumière, il a emprunté un chemin qui ne le mène nulle part. Fou de technologie, il a inventé pour inventer, sans s'assurer des conséquences pour lui-même ! Dans ce tourbillon, il a convoqué Saint Augustin, Saint Jean de la Croix, et même le poète « Rumi », et reconquiert le terrain perdu !

Hélas, les figures paternelles manquent pour accueillir

les fils prodigues. Alors, on ripoline les anciens qui se chargeront de nous réprimander. À force de surfer sur les vagues de l'inutile, on le devient !

Soudain, dans la foule affolée, fuse une fulgurance : « Et si mon âme était plus importante que mon compte en banque ? » puis, « Et si mes chers acquis n'étaient qu'illusion ? »

Le décor d'une vie s'effondre, « Cinecitta » s'ébranle ! Sidération à tous les étages. Une telle prise de conscience s'attrape-t-elle Docteur ? « Lehman Brother » se réveille et craint la gueule de bois. Une pandémie du doute, une crise existentielle de confiance s'annonce.

Pire un virus capable de tout balayer sur son passage. La révolution gronde. Les santons, sur les marchés de Provence, se transmutent en petits livres rouges. Stages de « rebirth » en haut de l'« Annapurna » pour se rapprocher de soi, puis redescendre, après avoir touché l'ineffable, diplôme en poche et prêt au prosélytisme. Tout là-haut, on cogite une riposte et la meilleure façon d'agir est d'instiller la peur. Un vrai virus fera rentrer toutes les brebis égarées à la bergerie du capitalisme triomphant !

Veut-on vraiment changer ? Jeter au loin les oripeaux du passé, regarder l'avenir avec une négligente confiance, tendre la main à un inconnu sans craindre la gale ? Car lui, ce n'est pas vous et qu'il a une faim de pouilleux ! Peut-être pas ! Ne pas se laisser surprendre par la patrouille qui verbalisera toute forme d'indépendance ? S'éloigner des amis qui ne

partagent pas votre sortie de route ?

Changer de peau ce n'est pas un simple lifting, c'est une meilleure connaissance de ce qui produit un bouillonnement à 1 000 % de nos cellules.

Laisser au placard une éducation de bâillonné, refuser les diktats d'une société contrôleuse et pointilleuse, s'opposer par la force à un viol collectif des consciences !

Les dogmes qui étaient gravés dans le marbre bafouillent leur justesse ! Alors, Descartes et sa dialectique reprennent du service. Logique et chiffres à l'appui, on t'assène une vérité impitoyable que ton cerveau ne peut comprendre. L'intelligence est du côté des élites comme le poisson pilote guide la baleine ! La nature est cruelle !

Pendant ce temps, quelques écervelés « conspirationnistes », le karma en liberté surveillée, dans le tourbillon de leurs émois, âmes de forçat-chercheur-en-mysticisme, prospectent à tout va pour que quelques infimes progrès inversent le paradigme ambiant. Chimères !

On s'imagine singulier par notre propension à écouter sans rien dire. On se laisse aller à une gentille empathie, méditation pompeuse, une écharpe en cachemire sur les épaules, dont un sâdhu nous a honoré.

En lotus, sur des dalles de pierres glacées, on expérimente le lâcher-prise. On se gèle les couilles pour mieux ressentir l'impermanence, la vacuité des pensées qui nous submergent par flots successifs et qui nous hurlent : « tire-toi ailleurs ! » Par centaines, par milliers, par millions, l'homme essaie le

changement.

L'individu occidental !... car l'autre..... il tente seulement de trouver à becqueter tous les jours ! En pause extatique, les stars posent. Le New Age se commercialise. « Eckart Tollé », « Desjardins » inondent le marché de la pensée magique !

On n'est plus seul ! L'esprit s'assagit, gentil euphémisme pour une servilité aboutie ! Vous êtes enfin, celui que vous vouliez être !

Déjà les vivats retentissent dans l'au-delà et benoîtement, vous basculez dans une parfaite prosternation devant un minuscule zigoto ventru qui sourit devant vos gesticulations inappropriées ! En « haut lieu » aussi, on applaudit. Tout cela est du marketing mon petit bonhomme. « Tu n'es que ce que nous voulons que tu sois, une marionnette qui gesticule devant Bouddha, rien d'autre... »

C'est dans la grotte sombre d'une existence de rien, devenue geôle, que tout bascule. Quand il n'y a plus rien à sauver de ces errements qui nous ont amenés à cette impasse d'une vie de chien.

Les « chemtrails » sur nos têtes tissent une dentelle d'araignée carnivore. Les ondes électromagnétiques lancent leurs dards au travers des corps innocents. On naît autiste ou dégénéré. La guerre n'est plus bestiale, mais climatique. Le « gouvernement mondial » n'est qu'un ramassis de vieux pédophiles sauvés par le gong du transhumanisme. Faut-il attendre de toucher le fond pour reprendre son élan vers le